

## **INACTION TOTALE DU SYNDICALISME...**

L'achèvement de la domestication totale des syndicats par un parti politique porte ses fruits. Fruits bien amers! La C.G.T. a encore belle apparence. Colosse aux pieds d'argile! Le moindre revers - on a connu cela dans un passé non si éloigné - peut provoquer la dégringolade. Nous savons bien que les irresponsables de la direction s'en fichent pour la simple raison qu'ils estiment n'avoir de compte à rendre qu'à leur parti. Le mouvement syndical n'est pour eux qu'un instrument, et on n'a de considération pour un instrument qu'en raison des services qu'il peut rendre. Si le parti communiste, a mis un pareil acharnement dans sa conquête de la direction du mouvement syndical, c'est parce que celui-ci, grâce à l'influence énorme qu'il a acquise sur les masses ouvrières, est de nature à peser considérablement sur la vie politique du pays. Qu'un parti parvienne à s'assurer l'appui exclusif de cette force, et la conquête du pouvoir, objet principal des partis politiques, va s'en trouver grandement facilitée. C'est ce qu'a voulu la S.F.I.O. il y a quarante ans, c'est ce que se propose aujourd'hui le parti communiste, c'est ce que tentera demain le parti fasciste qui peut surgir et profiter de l'impuissance - et de l'Inconscience - des partis dits démocratiques.

Dépourvu d'indépendance réelle, le syndicalisme n'a aucune perspective révolutionnaire et ne peut que sombrer à la fois dans le corporatisme le plus étriqué et l'opportunisme le plus plat. Il n'est rien et ne saurait être rien. Ceux des communistes qui croient leur parti encore révolutionnaire n'en sont nullement gênés, bien au contraire. Comme à tous les marxistes, les syndicats leur ont toujours paru faire double emploi avec le parti, sans compter que l'autonomie de l'action syndicale a le grave tort, à leurs yeux, d'offrir un champ d'action trop favorable au développement des principes anarchistes, ce qui est évidemment pour eux le mal suprême. Alors puisqu'on ne peut faire disparaître les syndicats - qui restent toujours aux yeux des ouvriers l'organe naturel de résistance à l'oppression - on se contente d'en tuer l'esprit. C'est le parti qui fera la Révolution, mais pour cela il doit se protéger contre la dangereuse dispersion des efforts qui pourrait résulter d'une action trop indépendante du syndicalisme. Ainsi le prolétariat devrait manœuvrer comme une grande armée dont les chefs du parti constituent l'état-major. Ces chefs, par la vertu de la science marxiste, savent ce qu'ignore la masse encore arriérée. Aux yeux des communistes, cette ignorance apparaît dans l'incompréhension visible des ouvriers à l'égard des mots d'ordre de production accrue et blocage des salaires. Que les ouvriers renoncent à discuter - et à comprendre puisqu'ils en sont incapables: qu'ils suivent aveuglément le parti; si celui-ci demande de durs sacrifices aux ouvriers, c'est pour leur bien. Que le parti prenne le pouvoir, il fera le bonheur des ouvriers malgré eux, qui reconnaîtront leur erreur.

Ainsi conçu, le syndicalisme ne peut être qu'un corps sans âme livré à toutes les fluctuations de la politique. Il finit par être Indissolublement lié au pouvoir, quel que soit d'ailleurs ce pouvoir: c'est là le danger le plus grave et que bien des ouvriers communistes ne sentent pas. Ils forgent une arme qui demain se retournera contre eux...

Le retour à l'indépendance syndicale ne suffirait d'ailleurs pas à lui seul à écarter tout danger. Il doit aller de pair avec une renaissance syndicaliste révolutionnaire, qui n'ignorera pas les partis mais les combattra en bloc, qui ne sera pas apolitique, mais antipolitique et rendra le parti complètement inutile.

Depuis 1914 nous sommes à la recherche du syndicalisme révolutionnaire perdu. Les expériences tentées pour le raviver: scission de 1921, scission de 1924 après le congrès de Bourges de la C.G.T.U., comité des 22, C.G.T.S.R. et dernièrement comité de coordination des minorités, n'ont guère été encourageantes. Ce ne serait d'ailleurs pas une raison pour en tirer des conclusions défavorables à propos de la C.N.T. qui vient de se constituer. Mais nous avons la conviction que les syndicalistes révolutionnaires, partout où ils se trouvent, doivent populariser l'idée d'un nouveau Congrès d'Amiens qui expulsera les politiciens communistes du syndicalisme comme l'autre, celui de 1906 a brisé les espérances des politiciens socialistes.

*Texte non signé,  
attribuable à Maurice JOYEUX.*

-----